La Liberté de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : 26 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE MATIN, 12 NOVEMBRE.

## La Vallée d'Aran.

LES SOURCES DE LA GARONNE.

Viella, août 1876.

D'Artiès aux hautes montagnes, tout ce que l'Espagne renferme de plus sauvage, à une et quelques kilomètres au-delà, le chemin est assez bon : on longe la Garonne, dans laquelle vient se déverser un autre gave, le Rio Jouela (suivant d'autres Rio-Ignola), qui descend de Bagnères et du Tuc Mauberme. "Voilà, nous dit un guide que nous avions pris pour cette excursion, la véritable Garonne." En effet, ce gave, que l'on croyait provenir seulement des contreforts du Plat-de-Beret, descend de beaucoup plus loin. Une très bonne carte, dressée récemment par les soins du libraire Lafont, de Luchon, après une exploration attentive de M. Lézat, rectifie les données anciennes, selon que nous avons pu nous en assurer.

Plus nous montions et plus nous pouvions nous convaincre que l'idée ancienne, qui consistait à croire qu'une arête partait du pic de Lis, Ameros pour venir rejoindre le Tuc Mauberme, est erronée. Cette partie de la vallée, en effet, est ouverte, et les eaux qui y naissent, au lieu de se diriger vers le sud-ouest, pour tomber dans la Garonne, à Canejan, un peu au-dessus de Pont-de-Rey, s'en viennent vers le sud-est, former le Rio-Jouela, que nous venions de traverser. Ce gave, en réalité, prend son origine dans l'étang de Liat, à 2 [illegible] pieds du pic de Crabe, à plus de 6 500 pieds d'altitude, et c'est, de beaucoup, parmi les sources de la Garonne, la plus éloignée et la plus élevée.

Au reste, la découverte de la direction de ce gave rectifie la conformation même de la vallée d'Aran et lui donne l'aspect d'un carré presque parfait. En effet, si remontant de Pont-de-Roy à Salardu, de Salardu au pied de Tuc-Mauberme, on revient à l'étang de Liat d'où sort le Jouela, on se retrouve à quelques milliers de mètres seulement de Canejant, à l'origine même de la vallée qui, ainsi, se replie sur elle-même.

Nous étions parvenus péniblement à l'endroit appelé Hill-de-Garonne, à 5.500 pieds d'altitude : nous n'avions plus que quelques pas à franchir pour atteindre au col du Plat-de-Beret ou de Peyrebianca, et de là, aux sources de la Noguera, qui coule vers l'Espagne. Nous les franchimes en peu d'instants, et là nous joulmes d'un admirable spectacle.

Les neiges persistaient encore sur les hautes cimes; mais le plat, plan ou plateau de Béret était découvert et de nombreux troupeaux y paissaient une herbe succulente. Des milliers de vaches et de moutons erraient là sur ces sommets ondulés, à 6,000 pieds d'altitude, et faisaient résonner monts et vallées du bruit de leurs clochettes. C'est l'époque de la "transhumance," c'est-à-dire le moment où les troupeaux, avec leurs pasteurs, montent au sommet des grands monts pour en redescendre au fur et à mesure que la saison s'avancera. Des troupeaux, il en agent de nom, suivant qu'ils voyagent en été, ou restent à l'étable pendant l'hiver. Les pasteurs nous dirent qu'en été on les appelle les *Orejas transhumantes*, et en hiver, les *Orejas stantes*.

Nous parcourûmes ce plateau, en ce moment délicieux, limite véritable entre la France et l'Espagne : clément à l'heure où nous l'abordions, terrible et à peu près inaccessible dans la saison d'hiver. Nous apercevions la Noguera descendant vers le sud-est, comme un filet d'argent. Puis, à quelques pas de là seulement, l'une des sources, l'est de la Garonne, *oueil*, comme on dit en patois, [illegible] se composa de deux excavations dans des rochers schistoïdes, cachés pour ainsi dire sous des herbes. Rien de plus calme, rien de plus modeste. Rien de moins ambitieux. Combien cette rivière ira sur ses rivernins changeant de caractère, sur le parcours, à travers la Gascogne !... Petit ruisseau deviendra grand !... Nous avions donc sous les yeux deux des gaves constituant la Garonne. Il nous restait à visiter le troisième, le plus curieux et le plus remarquable : le Joueou, qui, descendant on plutôt naissant au pied du Pourneron, vient grossir le fleuve, à Castel-Léon, au milieu même de la splendide vallée que nous explorions.

Mais, avant de redescendre du point culminant où nous étions parvenus, nous jetâmes encore un coup d'œil d'admiration sur ce immense cirque qui se développait devant nous, cirque couronné par de puissants sommets, voilés sous leurs neiges éternelles : le Crabère, 8,000 pieds ; le Mauberme, 8,500 pieds ; le pic d'Ermeros, 7,500 pieds, tous se trouvant légèrement à notre droite ; à gauche, le pic de Montarto, environ 9,000 pieds, et les grandes crêtes qui vont du port de Faillun au Bussaigo au port de Vielle et au col du Toro.

Plus loin et plus haut encore une série de cimes et de pics neigeux, perdus dans une brume lumineuse et qu'on nous dit être le Netaou ou la Maladetta. Rien de plus grand, rien de plus beau, rien de plus saisissant et de plus sublime. L'âme se recueille : on se sent petit, écrasé, dominé ; et d'un pourpoint de merveilleux spectacle avec ravissement, presque avec religion. On a dit que, sur le haut des montagnes, le corps devient plus léger et que l'on éprouve un certain sentiment de dégagement de la matière. C'est vrai : le corps est moins pesant, dans cet air pur ; l'esprit est plus vif ; on respire aisément, l'on sent mieux. Les yeux et l'âme ont leur contemplation. C'est là une des façons d'adorer, et non la moins grande.

Et ce pays si beau, est, comme je l'ai dit, d'une richesse inouïe. Tout autour de nous, sur le versant des grands monts, des mines de plomb, de cuivre, de manganèse, quelques-unes en exploitation, d'autres n'attendant que des routes pour être exploitées. La plupart sont d'une richesse extraordinaire : au Plat-du Beret, on nous présente des pépites ayant 80 0/0 de plomb. Et sur les flancs des côtes d'immenses forêts de sapins qui, de loin, apparaissent comme des mousses. Certains contreforts offrent l'aspect de superbes prêles de velours épinglé qu'on aurait jetées là après les avoir frotées. Çà et là des montagnes de marbre blanc, comme celle à laquelle est adossé le bizarre établissement thermal d'Artina.

Ce n'est qu'avec une peine extrême que nous nous arrachâmes à cette contemplation, pour redescendre dans la vallée, où l'on est écrasé par les masses géantes, où la vue, au lieu de planer et de se perdre au loin sur les neiges et les glaciers éblouissants qui se profilent au ciel bleu, se heurte aux rochers. Mais nous avions encore à faire une excursion fort intéressante avant de rentrer à Luchon, et, non sans regret, nous nous arrachâmes à ce splendide spectacle pour rétrocéder à Viella, afin d'y aller visiter le gouel de Joueou, l'une des curiosités les plus intéressantes, l'un des phénomènes naturels les plus singuliers des Pyrénées.

AM. M.

## LA SAPONIFICATION DU PÉTROLE.

Nous avons, les premiers, annoncé qu'une importante découverte, relative à la solidification et à la saponification des huiles de pétrole, lourdes ou rectifiées, avait été faite récemment par un de nos compatriotes.

Aujourd'hui que le procédé en question est protégé par des brevets, pris tant en France qu'à l'étranger, nous pouvons donner quelques détails sur cette découverte, presque due au hasard.

En manipulant des huiles de pétrole, et en les mélangeant avec d'autres corps, notre compatriote a rencontré un produit naturel (bien connu en Havre, où il en arrive en certaine quantité), qui solidifiait le pétrole, et l'unissait à lui de façon à former une sorte de savon nouveau. Mis sur la voie par ce premier résultat, l'inventeur, qui connaissait l'emploi de la cire en question, essaya de fabriquer un savon par l'addition des corps habituels : soude, etc. La tentative réussit pleinement.

Des expériences décisives eurent lieu, à Paris, dans une grande savonnerie, et l'opération réussit absolument comme dans le laboratoire. Le savon de pétrole était créé.

Nous avons assisté nous-mêmes à la fabrication en laboratoire, au Havre, et nous sommes en possession de deux espèces de savons ainsi fabriqués. L'un est à peu près blanc, onctueux, quoique ferme, et ne présentant presque aucune odeur de pétrole. Ce savon est composé 50 0/0 d'huile de pétrole rectifiée, 10 0/0 de produit végétal, dont la propriété vient d'être découverte, et 40 0/0 de matières grasses, alcalis, etc., ordinaires.

Il est aisé de comprendre qu'un pareil savon coûte beaucoup moins cher que tous les produits similaires, puisque les huiles ou les graisses ordinaires employées s'y trouvent remplacées dans la proportion de 50 0/0 par l'huile de pétrole, qui est d'un prix bien moins élevé.

D'autre part, les 10 0/0 de cire employée (la cire végétale ou carnauba), ne peuvent augmenter le prix du nouveau produit, attendu qu'elle ne coûte que fr. 1 50 à 1 70 le kilog., et que le Brésil peut en fournir toutes les quantités désirables.

Cette première combinaison permettrait même la fabrication des savons de toilette, aussi bien que celle du savon de ménage. Ajoutons, au point de vue purement industriel, que le rendement des savons est présumé supérieur à celui des savons ordinaires. Les expériences de laboratoire faites, jusqu'ici, assument un rendement de plus de 100 0/0.

D'un autre côté, les huiles lourdes se saponifient également, et même dans des proportions plus élevées encore. Un mélange de 75 0/0 de pétrole déparaffiné, de 15 0/0 de cire, et de 10 0/0 seulement de matières grasses donne un produit brun, assez ferme, et tout à fait propre à remplacer les savons noirs, mais surtout précieux dans l'industrie pour le lavage des laines en suint, le dégraissage des étoffes, etc., car il possède toutes les qualités détersives de la benzine. Les huiles lourdes coûtent environ fr. 9, comme on sait. Ce nouveau savon reviendrait donc à environ fr. 20 ou 25 les 100 kilogrammes.

Ajoutons un détail, qui a bien son importance : après la saponification, le pétrole n'en plus inflammable.

Nous nous sommes un peu étendus sur la saponification du pétrole, parce que nous pensons que c'est, quant à présent, le principal avantage trouvé par la solidification de cette huile. C'est la saponification actuelle la plus importante et la plus pratique.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que c'est le seul.

En effet, la solidification permet la fabrication de bougies ou chandelles au pétrole, et permettrait, appliquée sur les lieux de production, le transport du pétrole brut solidifié, sans craindre de danger d'incendie.

Pour ce dernier, nous avons dit que le brevet pris en France et la détermination d'un de nos concitoyens [illegible] que chef, Paul [illegible] gouverneur de [illegible] nous [illegible] que le haut commerce du Havre, auquel est dû soumis les résultats les plus concluants de la nouvelle découverte, n'hésitera pas à tenter un effort [illegible] pour [illegible] le pétrole [illegible] Le fait est, que la [illegible] pétrole, il a donc tout avantage pour profiter de la nouvelle découverte.

Il n'existe pas encore ici de raffinerie de pétrole, et pourtant c'est au Havre que débarquent la plus grande partie des huiles apportées des Etats-Unis en France.

La création d'une usine pour appliquer le procédé nouveau combblerait cette lacune, et donnerait en même temps l'essor à une industrie importante.

Il est à souhaiter que tout le monde le comprenne.

D. C.

## FEUILLETON.

LE

## VAMPIRE AUX YEUX BLEUS.

PAR

### CHARLES MAYRET.

VIII

—Mon Dieu, oui, ma mignonne, répétait cependant la mère, et voilà pourquoi je suis venue vous dire que le moment critique de votre existence a sonné; car du mariage de la femme dépend le bonheur de toute sa vie ou son malheur irréparable.

—S'il en est ainsi, reprit Jeanne en souriant, le mieux est de ne point se marier, ma mère : les jeux de hasard me font peur, surtout quand les enjeux sont aussi sérieux et que l'on court la chance, toujours dangereuse, de tirer aussi bien son irréparable malheur que le bonheur de toute sa vie.

—Enfant gâtée, continua Mme Daurichamp, enfant terrible, qui ne peut pas s'astreindre à parler raison, ne fût-ce que quelques minutes, et rien que pour rassurer sa mère qui tremble en vue de son avenir.

—Oh ! maman, ne me parlez pas toujours des menaces d'un avenir que je ne connais pas et dont il ne m'agrée pas, je vous assure, d'avoir peur si longtemps d'avance. Je suis heureuse dans la situation que j'occupe maintenant; ne changeons donc rien à ce qui est. Je sais bien que je vois tout le monde se marier autour de moi, soit un peu plus tôt, soit un peu plus tard; mais on meurt parmi nos connaissances, tout comme parmi le reste des humains, car il me semble que nous allons enterrer à la fin un grand nombre d'enterrements que de mariages : au fait, il faut être deux pour s'épouser, et l'on s'en va tout seul dans le tombe ; aussi, chère mère, je vous en prie, pour le moment du moins, ne me parlez ni de mariage ni de décès, ces choses m'attristent. Voyons, maman, soyez sûre un peu à votre chère folle de Jeanne; ne pensez pas cet air sévère dont mon grand-père et mes oncles doivent se servir pour rendre des arrêts.—Frrr!! cela me gêne le frisson, et si vous ne changez pas de figure, j'en aurai la fièvre à coup sûr ; est-ce cela que vous voulez ?

Mme Daurichamp, tout en levant les épaules avec une tendresse maternelle très vraie; car c'était le sentiment le plus actif en elle, ne put s'empêcher de sourire; néanmoins elle pesamivit :

—Jeanne, faites attention à ceux qui vous entourent, ne vous laissez pas entraîner par des paroles flatteuses ; le mariage dont vous ne voulez pas que je vous parle est une chose sérieuse qu'il faut considérer autrement qu'on ne le fait d'un bal ou d'une fête; rappelez vous que votre mère est sortie d'une famille puritaine et vertueuse, raisonnable avant tout, et qu'elle serait heureuse de vous voir épouser un homme comme le sont ceux de sa famille.

Mme Daurichamp continua quelque temps encore sur ce ton, disant à Jeanne des foules de choses très bonnes en elles-mêmes, mais peu chatoyantes pour l'esprit d'une jeune fille et qui étaient loin de trouver le chemin de l'esprit de Jeanne, qui venait de prendre le bon parti de mettre un ruban dans ses cheveux, une fleur à sa ceinture et qui se gantait avec un soin méticuleux pendant que Mme Daurichamp lui débitait son sermon matrimonial.

La femme du banquier était intelligente ; elle en avait fait preuve en maintes occasions, mais elle était comme toutes les mères, oublieuses, à un certain moment donné, de ce qu'elles étaient alors qu'elles étaient filletites.

Et autant de fiasque qu'en puisse déployer une femme d'un certain âge, il est bien rare que vie-à-vie d'elle une enfant qui entre dans le monde, la bannière de l'insouciance déployée à la première brise qui passe, n'ait pas toujours raison.

D'abord la mère voit en fille absolument ignorante de tout ce qu'elle ne lui a pas appris ; elle ne veut pas comprendre que l'imagination de son enfant ait fait, sans son concours, un travail quelconque ; elle ne saurait admettre non plus qu'elle veuille avoir une personnalité en dehors de la personnalité et de l'autorité maternelle qui l'a guidée jusque-là.

Jeanne, nous l'avons dit, était volontaire, beaucoup plus même que personne ne pouvait encore s'en douter, vu qu'ayant toujours été aidée, elle n'avait encore été appelée à lutter ni avec les choses ni avec les gens.

Tout ce que sa mère venait de lui dire l'avait fortement ennuyée; aussi s'était-elle arrangée pour lui prêter la plus grande partie de toutes les attentions.

Elle avait des goûts d'indépendance qu'elle ne voulait pas discuter ni heurter par personne, et depuis la veille seulement il était entré dans son esprit des aperçus nouveaux, son cœur avait eu des curiosités à la recherche desquelles elle avait lancé son imagination pendant que l'amour, dont elle entrevoyait l'existence, lui paraissait une chose charmante qu'elle voulait étudier sous tous ses aspects, sans se laisser arrêter par les volontés maternelles qui venaient tout à coup jeter au travers de ses jeunes rêves souriants le mariage et ses sévérités, qui dit:—Halte-là ! à tous les songes juvéniles.

Mais Mme Daurichamp, tout en s'occupant de guider le choix de sa fille, venait-elle de faire beaucoup de tort, dans l'esprit de Jeanne, à M. Flamarel, qui ressemblait trop à ceux dont se mère venait de lui faire l'éloge pour qu'elle ne le tînt pas en une sérieuse suspicion.

—J'ai le temps, dit enfin la jeune fille quand le dernier bouton de ses gants fut mis, j'ai bien le temps, ma chère mère, je vous assure, de songer à toutes ces choses; je me trouve heureuse auprès de vous, et j'y veux rester.

Pour une première ouverture, Mme Daurichamp trouva qu'elle en avait assez dit, et attirant à elle la tête de Jeanne, elle l'embrassa sur le front et prit avec elle le chemin de la salle à manger, le valet de chambre étant venu frapper à la porte pour annoncer la madame qu'elle était servie.

En entrant dans la salle à manger, le premier coup-d'œil que Mme Mathilde jeta en côté de M. Flamarel eut tout lieu de la satisfaire ; ses cheveux, jusque-là un peu trop longs, et qui le faisaient ressembler à un mélancolique, ou à un vrai poète élégiaque, avaient été quelque peu raccourcis, et le figaro de la plus prochaine localité leur avait donné un coup de fer assez galant, pour un coup de fer de province.

Le vêtement dont il était revêtu n'était plus cet habit sévère, mais bien une jaquette d'étoffe anglaise à la dernière mode, que Mlle Mélanie avait choisie elle-même et lui avait fait endosser d'autorité.

Il n'était pas difficile non plus de deviner qu'elle avait apporté le secours de ses lumières au choix de la cravate, du linge, des bottines et des gants, car toutes ces choses étaient souverainement bien assorties, sans affectation, mais parfaites de formes et de nuances ; une femme qui sait comment il faut être pour plaire doit être capable d'avoir fait agir à M. Flamarel une pareille transformation.

Mme Daurichamp lui eut un geste extrême de sa prompte et complète obéissance ; aussi l'on remarqua, elle par un regard et adressé-t-elle à Mlle Mélanie un signe de telle satisfaction, que la vieille fille en fut charmée ; son travail n'avait pas été inutile et en pure perte, cédant peut-être qu'elle demeurait pour le moment.

J'avoir la même sage aliée n'est point une chose chère et que celle-ci lui eut complaisamment, de la vraser en voyant Mme Daurichamp lui sourire.

Jeanne, quand il n'y avait pas beaucoup d'étranger à Eprévillant, se mettait à table à la grande de son père, et M. de Walbreck occupait habituellement la place à gauche de la jeune fille.

Il n'y avait pas de raison, les hôtes du château étant les mêmes depuis quelques jours, pour que les choses changeassent ; donc, Jeanne était entre son père et M. de Walbreck, pendant que Mme Daurichamp, pour faire honneur aux convives, qu'elle tenait en grande estime, nous le savons, avait placé M. Flamarel à sa droite et M. Louis Fabarieux à sa gauche, faisant ainsi passer l'agriculture après la justice.

M. de Walbreck n'était pas parvenu de se remettre à plus tard ce qu'il voulait dire à Mlle Jeanne ; aussi fut-il, pendant le dîner, d'une grâce charmante pour elle, mais elle y était si entièrement habituée que, pour être un historien fidèle, nous devons avouer qu'elle n'y attacha pas la moindre importance.

A un moment donné, au contraire, attaché sur elle avec une persistance plus prolonde qu'habituelle, le regard de M. Flamarel, jeune se trouva un peu mal à l'aise et troublée, comme elle l'avait été la veille, le soir, pendant que le jeune homme, pour faire sa cour, ne trouvait pas de meilleur moyen que de lui parler de l'amour qu'il éprouvait éveiller en elle, de l'amour qu'il éprouvait lui-même.

Jeanne portait son cœur battre plus vite que d'habitude.

Elle fut appelée, par le genre d'émotion qui s'éveillait en elle, à regarder les hommes qui l'entouraient ; elle constata que M. Flamarel avait considérablement changé, à son avantage, depuis vingt-quatre heures ; elle le trouva presque jeune, et le regard de ses grands yeux noirs dominateurs, un peu dure même, jusque dans la pensée de Jeanne, pas de ceux que les femmes trouvent laids ; si bien que Jeanne lui rendit cette justice, qu'il avait de beaux yeux.

Mais le trouble qu'elle portait en cœur, de plutôt dans la partie nerveuse de cet être, car son cœur n'avait point encore dit un mot qui pût faire croire, je ne dirai pas à son existence, mais bien à son affirmation, ne marchait pas plus particulièrement à M. Flamarel qu'à tout autre.

Le jeune homme avait dû, même consentir, aux [illegible] de la jeune fille trouvaient [illegible] mains [illegible] tendu que M. de Walbreck, qui [illegible] main dodue et [illegible] la saignait comme une petite [illegible] qu'il y le filtre de la [illegible], M. de Walbreck, découvrant, qu'il ne [illegible] point pour en plaire.

Seul, Louis Tabarieux n'avait pas encore [illegible] l'analyse de la jeune fille, mais [illegible], par la force des choses, en passant [illegible] regard autour de la table, il en rencontrait [illegible] l'un à l'autre, elle le faisait tomber sur lui, elle rougissait, cachait ses yeux vers son assiette. M. Tabarieux n'était pas en peine qu'une jeune fille observe comme un objet de fantaisie, mais que [illegible] charmant de la vicomte [illegible] de M. de Walbreck s'empressa de prendre la main de Jeanne pour l'emmener au salon, à la place qu'elle prédisait ; après quoi, s'inscrivant à son [illegible], il [illegible] la question qui le préoccupait si fort, en [illegible] à plus tard l'aveu qu'il avait prémédité, ne qu'il exigeait M. Flamarel en son [illegible] ; mais, pendant le dîner, il avait [illegible] d'une façon toute [illegible] ville assistant du frère de Mlle Mélanie, [illegible], à laquelle lui-même il [illegible] pu trouver à redire, et cela l'avait conduit tout naturellement à [illegible] la physionomie de Mlle Flamarel.

De cette étude, il était resorti pour lui que le danger était là, et qu'il était sérieux.

—Mlle Jeanne, commença-t-il aussitôt, j'ai de très graves confidences à vous faire, et je vous prie de m'accorder quelque bienveillance.

—Mais je vous en ai toujours accordé beaucoup, fit Jeanne en laissant tomber sur son adorateur le terrible regard, aux reflets d'acier, dont nous avons déjà dit quelques mots.

—Il m'en faut davantage encore que par le passé, de cet adorable indulgence, continua M. de Walbreck.

—Ce sera difficile ; mais allez tout de même, mon ami, allez je vous écoute, le temps fera le reste; et Jeanne se mit à jouer avec la dentelle de ses manchettes.

—Ma chère petite amie, continua M. de Walbreck en se servant de l'appellation sympathique et enfantile qu'il avait l'habitude de donner à Jeanne depuis de longues années déjà ; je crois amoureux de vous !.....

—Ah ! vraiment, fit Jeanne, c'est drôle, mais enfin dites un peu comment ce vous est advenu !.....

—J'ai bien envie de vous répondre par une fadeur, mais je n'ose pas.

—Eh ! c'est l'amour qui vous fait aussi timide que je l'ont connu Jeanne.

—Mon Dieu, oui !

—C'est un triste service qu'il vous rend, et je ne vous conseille pas de lui en être reconnaissant.

—Ma chère petite amie, savez-vous ce que c'est que d'être amoureux ?

—Je pense pas bien exactement, non, je ne crois pas, répondit Jeanne, mais je m'en doute un peu ; je m'en suis fait comme un à peu près qui me suffit pour le moment.

—Eh bien, me toute charmante, lui dit M. de Walbreck en posant sa main sur son bras et en l'entraînant presque dans un grand groupe de plantes rares, qui faisait un salon de verdure à la tête du grand salon, où tout le monde était venu prendre le café, que la gravité de la circonstance avait fait oublier à M. de Walbreck ! ce dernier, continua-t-il après s'être assis à côté d'elle sur un des bancs de la serre, l'amour est un sentiment charmant et terrible tout à la fois, qui vous prend, l'on ne vit plus pour soi, ni pour soi, mais bien en une autre personne que l'on préfère à tout et pour laquelle on accomplit toutes les actions possibles, aussi bien les mauvaises que les bonnes.

—Aussi bien les bonnes que les mauvaises, voulez vous dire ? mon ami de Walbreck, interrompit Jeanne en riant de toutes ces belles dents rien qu'à voir le mal que se donnait M. de Walbreck pour lui dire plus encore qu'elle savait aussi bien que lui, et pour lui faire comprendre un sentiment sur lequel elle était déjà beaucoup plus édifiée qu'il ne l'était lui-même, et cela rien que pour y avoir songé à loisir pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures.

—Je veux tout ce que vous voudrez, Mlle Jeanne, dit de Walbreck, car je suis très épris de vous, beaucoup trop épris pour ne pas être entièrement et à propos de tout dévouement de votre avis.

—Epris moi !.....fit Jeanne en simulant l'étonnement, mais vous n'y songez pas.

—Pardon, *si fy* songe même si fort et si bien, que j'ai en l'honneur de demander votre main à monsieur votre père.

—Et que vous a dit mon père ? continua Jeanne.

—De me faire agréer par vous, et qu'alors seulement il ne mettrait aucun obstacle à mon mariage avec sa fille.

—Alors, ce que je vois de plus clair en tout cela, continua Jeanne, c'est que vous êtes autorisé à vous adresser à moi.

—C'est une permission que je vous demande, reprit M. de Walbreck, et que je me tiens heureux de vous.

—Est-ce que cela engage à quelque chose ? fit Jeanne d'un air mutin et innocent tout à la fois ; est-ce que cela engage même tant soit peu, que de permettre aux gens de vous faire cette fameuse cour dont vous me parlez !

—Absolument à rien, répondit M. de Walbreck, qui trouvait Jeanne de plus en plus charmante ; ce n'est rien autre chose, ma chère adorée, qu'à vous permettre de tourner le dos aux gens s'ils vous déplaisent ou à leur dire que vous les accepte s'ils ont et le bonheur rare de trouver grâce à vos yeux.

—S'il en est ainsi, de Walbreck, faites-moi la cour, je le veux bien ; c'est une nouveauté, cela m'amusera peut-être, dit la fillette.

*(A continuer.)*

Chaussez-vous au coin Royale et Ste-Anne. Le meilleur marché et le plus bel assortiment de la ville.

## BULLETIN FINANCIER.

Samedi soir, 11 novembre 1876.

*Comptoir d'Echanges (Clearing House) de la Nouvelle-Orléans.*

| | Echanges. | Balances |
|---|---|---|
| 11 Nov..... | $1,098,615 12 | $ 208,876 60 |

Même temps la semaine dernière $1,336,787 29 $ 139,614 55
Total de la semaine dernière 9,265,707 18 1,047,568 15
Total la semaine précédente..... 7,649,556 84 986,812 91

Nous devons à l'obligeance de M. I. N. Maynard, directeur du New Orleans Clearing House, le rapport suivant sur l'état des banques associées, à la clôture des affaires du Vendredi, 10 nov. 1876 :

RESSOURCES.

| | | |
|---|---|---|
| Espèces..... | 155,851 81 | |
| Currency..... | 2,747,110 98 | |
| Echange du Clearing House. | 1,098,615 12 | |
| Chèques sur d'autres banques et banquiers de la ville..... | 13,884 84 | |
| Change américain et étranger | 1,708,284 30 | |
| Dû par des banques et des banquiers éloignés..... | 234,310 34 | |
| Prêts et escomptes..... | 12,187,284 08 | |
| Autres actifs comptant..... | 3,810,997 29 | |
| | $22,541,944 40 | |
| Passif: | | |
| Circulation..... | $ 891,897 50 | |
| Dépôts..... | 13,156,000 98 | |
| Dû à des banques et banquiers éloignés..... | 1,501,286 54 | |
| Autres passifs comptant..... | 496,184 10 | |
| | $15,045,369 98 | |

Comparé avec la semaine dernière.

| | Augmentation. | Diminution. |
|---|---|---|
| Espèces..... | 45,000 | |
| Currency..... | | 110,000 |
| Prêts..... | 100,000 | |
| Dépôts..... | | 305,000 |

Nous continuons de coter les excellents billets à vue pour cent d'escompte par an : les Nos 1, à 10 1/8 ; les Nos 2 à 12 1/2. Le papier hypothécaire de premier ordre est à 9 à 10 pour cent par an ; celui de second ordre est resté antérieurement nominal.

L'or a ouvert à 110 1/8 à 110 3/8 contre 109 3/4 à New York, et fermé à 110 à 110 1/4 contre 109 1/2 à New York. Les transactions ont été : $26,000, dont $10,000 à 110, $7000 à 110 1/8, $15,000 à 110 1/4, $2000 à 110 3/8, $2000 à 110 1/2.

La baisse de l'or à New York en a produit une de 1 cent en environ 3/10 pour cent dans le sterling et de pour de 1/4 pour cent dans les francs. Le mouvement a été assez prononcé. Les opérations de change ont été : 50,000 livres, dont 1500 commerciaux, à 482 1/2, 3000 à 4000 do, 3000 clear No 1 à 482 1/2, 6000 nominalement à 482 1/2 à 482 1/2, 15,000 de 3 à 4 jours à 482 1/2, 3000 clear No 1 à 482 1/2, 1200 et 9200 de banques à 482 1/2 do à 487 1/2. Dans les francs, 450,000, en change de commerce, y compris 60,000 à 4 83 3/4, 65,000 à 4,83 1/2, 100,000, 50,000 et 70,000 à 4,83 1/2, 200,000 à [illegible].

A la clôture, les traites sterling étaient cotées à 482 1/2 à 482 1/2 le comptant et 4 clear No 1. — A 487 les traites des banques. A 5 1/2 le long des banques sur comptoirs : les francs, à 4 83 1/2, les traites de commerce.

Le change de commerce, à vue, sur New York, a été assez sans variations. On a vendu, en tout, $126,000 dont $20,000 en change de commerce, à 7/16 pour cent d'escompte, $20,000 de banquiers et $86,000 de banques à 1/8.

Les banques ont continué de tirer des chèques sur New York à 1/4 pour cent d'escompte, et le change de commerce à 1/8 à 1/4 pour cent d'escompte.

Les obligations qui toujours étaient négligées, les actions étant délaissées sur Stock Exchange sont 1000 de bons à prime à 83 1/8 et 2000 à 83 1/4.

Rien dans les actions.

Les consolidés de l'Etat ont été fermes cet hiver, c'est-à-dire 89 1/2 à 90.

Les bons à prime ont été fermes et positive; ils ont encore été [illegible] à 88 3/4.

CHANGES AMERICAIN ET ETRANGER.

| | | |
|---|---|---|
| Sterling..... | 1 1/4 | 1 3/4 |
| [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| [illegible] | [illegible] | [illegible] |
| [illegible] | [illegible] | [illegible]